**C**hez Mme de Rênal

*par Didier Sénécal*

*Lire*, décembre 1997 / janvier 1998

|  |
| --- |
| *Le Rouge et le Noir,* **film de Jean-Daniel Verhaeghe** |

 **Carole Bouquet en grande bourgeoise amoureuse, un acteur italien en Julien Sorel, Stendhal revient sur le petit écran.**

 **L'amateur de littérature n'est pas franchement le «cœur de cible» des grandes chaînes de télévision, et Stendhal a rarement les honneurs du «prime time». Il serait donc dommage de ne pas passer deux soirées en sa compagnie, d'autant que ce téléfilm est digne des meilleures productions cinématographiques. Henry Beyle en personne ne trouverait rien à redire aux reconstitutions: vertes prairies de Franche-Comté, chambres féminines accessibles aux intrépides par une échelle, séminaire de Besançon, somptueux hôtel parisien. La distribution est également à la hauteur - hormis Mathilde de La Mole, qui s'exprime dans un vilain français estampillé 1997. Après tout, ce genre d'impair pimente le petit jeu consistant à comparer le film au roman. Une question dont le réalisateur Jean-Daniel Verhaeghe parle en connaissance de cause, puisqu'il a déjà adapté de nombreux classiques pour le petit écran.**

Il faut entre quinze et vingt heures pour lire *Le Rouge et le Noir*. Vous, vous racontez la même histoire en moins de trois heures et demie.

 Jean-Daniel Verhaeghe. Pour un livre aussi gros, le premier problème de l'adaptation, c'est le temps. Notre scénario initial durait trois heures et demie par épisode, soit un total de sept heures. Alors, forcément, nous avons dû réduire. Ce qui signifie des choix et des personnages à refondre. Par exemple, au lieu d'avoir trois garçons, Mme de Rênal n'en a qu'un dans le film. Nous avons pu ainsi lui donner plus de caractère au lieu de le dissoudre. A l'image, il aurait fallu installer les trois enfants pour que le spectateur ne fasse pas de confusions. De plus, cela cristallise davantage lorsque Mme de Rênal croit que la maladie de son fils est un châtiment de Dieu. Et cette modification n'enlève pas grand-chose au roman.

Vous êtes amené à supprimer des scènes.

 J.-D.V. Oui, le passage au séminaire est resserré car il aurait fallu du temps, beaucoup trop de temps pour expliquer l'arrière-plan, la lutte pour le pouvoir entre dominicains et jésuites. Fouquet, l'ami et le confident de Julien, est lui aussi défavorisé dans cette adaptation. Nous avons également supprimé le voyage en Allemagne. Mais c'est inévitable, on est obligé de faire des coupes.

Bien qu'ils contiennent des phrases de Stendhal, vos dialogues sont assez modernisés. J.-D.V. Quand j'arrive sur un plateau, je dis toujours: «Il ne faut pas faire de rediffusion.» Il faut enlever le côté poussiéreux afin de mettre en relief l'énergie du roman. L'important, c'est de préserver les sentiments et les intentions. Il faut montrer qu'un livre comme celui-là continue à nous parler.

Devant des décors aussi magnifiques, le spectateur se demande toujours comment vous réussissez à reconstituer intégralement des demeures de 1830.

 J.-D.V. Cela devient de plus en plus difficile. Comme il n'est plus possible aujourd'hui de travailler en studio, nous avions d'abord pensé tourner dans les pays de l'Est. Mais nous n'avons pas trouvé les décors dont nous avions besoin. Nous nous sommes alors adressés à un musée, mais le prix exigé était exorbitant. Heureusement, certaines ambassades parisiennes conviennent parfaitement à ce genre de film, même si elles ne sont pas toujours disponibles. Dans le cas présent, c'est la maison de Mme de Rênal qui nous a posé le plus de problèmes. S'il existe beaucoup de châteaux conservés en l'état, les demeures bourgeoises, à l'inverse, ont pratiquement disparu. Celle que vous avez vue se trouve en Franche-Comté. Il a fallu refaire les façades, remettre du lierre et la remeubler de fond en comble en louant du mobilier et des objets chez des antiquaires. Et ça n'a pas suffi: le premier étage est dans une autre maison. Le point capital, c'est que la décoration ne doit pas seulement indiquer l'époque, mais aussi le milieu social. M. de Rênal est beaucoup moins riche que M. de La Mole. Il y a un fossé entre les deux épisodes.

Pour sélectionner les deux acteurs principaux, vous étiez confronté à une double difficulté: aux personnages de Stendhal, mais aussi aux interprètes du film d'Autant-Lara.

 J.-D.V. Autant Gérard Philipe est formidable dans La chartreuse de Parme, parce qu'il a l'âge du rôle, autant le couple qu'il forme avec Danielle Darrieux dans Le rouge et le noir ne marche pas. Ils ont presque le même âge! Moi, j'ai essayé de rétablir la différence de générations entre Mme de Rênal et Julien Sorel.

Et de rendre l'aspect maternel de l'amour qu'elle lui porte? J.-D.V. Pas seulement. C'est aussi la première fois que Mme de Rênal découvre l'amour physique. Et là, Carole Bouquet fait admirablement passer le côté austère du début, et puis, tout d'un coup, la sensualité d'une femme comblée.

Pourquoi avez-vous choisi un acteur italien pour interpréter Sorel? J.-D.V. Nous avons vu une centaine de comédiens, et j'ai dû faire passer des essais à vingt-cinq d'entre eux. Il ne s'agissait pas simplement de trouver un Julien. Il fallait en trouver un en fonction de Carole Bouquet et des autres comédiens. C'est un rôle difficile, car il n'est pas toujours sympathique, avec son arrivisme. En même temps, il est très différent d'un Rastignac. Il y a chez lui un côté romantique.

Avant Stendhal, vous avez adapté La duchesse de Langeais, Eugénie Grandet ou encore Bouvard et Pécuchet. Et vous rêvez de tourner Le père Goriot et Madame Bovary. Le XIXe siècle, c'est votre époque?

 J.-D.V. J'adore cette littérature. On adapte toujours les livres qu'on a aimés dans sa jeunesse. Et puis le recul de l'histoire permet d'aller plus loin dans la présentation des sentiments et des situations. C'est curieux, vous savez, ces grands classiques. On dit: «Je suis allé voir un vieux John Ford», mais on ne dit jamais: «J'ai lu un vieux Stendhal.» Comment cela se fait-il? En tout cas, la seule chose intéressante serait que mon film puisse donner envie de lire le roman.